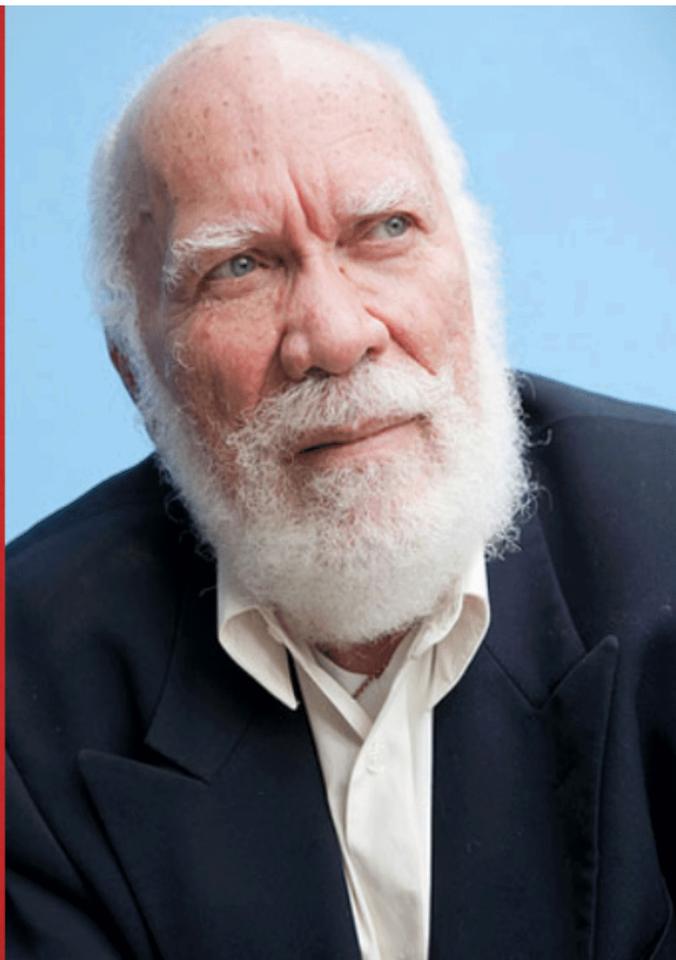
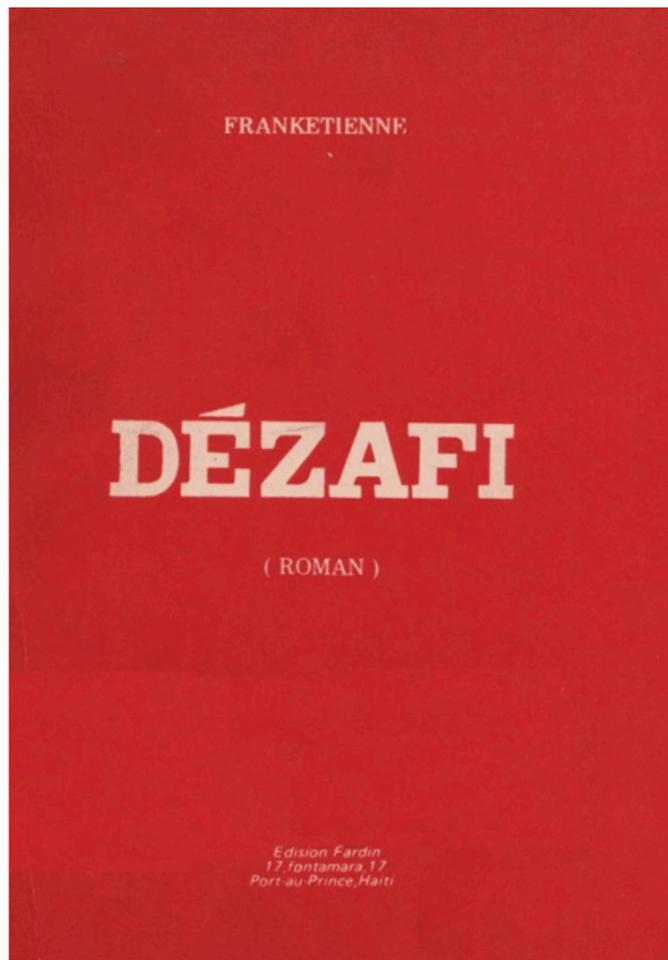


Le legs (de) Frankétienne

*Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.
Harmonie du soir, Baudelaire*



Commençons par cet énoncé : Frankétienne est une immensitude. Rien de plus. Son parcours de créateur et sa dimension humaine à seules suffisent à en témoigner et valider cette évidence qui saute aux yeux. L'homme, à lui seul, cumule les mille et une facettes de la création et du génie littéraire. L'on ne dira jamais assez tout le bien qu'il a fait à ce pays même si l'on avait toute la vie devant soi tant l'œuvre offerte est d'une gigantesque et d'une dépassant tout ce que toute la folie et la grandeur que de simples mortels auraient pu imaginer ou se permettre de comparer ou soupeser à l'aune de leur propre échelle de valeur. Cependant, l'homme est une virtuose, un démiurge de la création. Que pourrait-on écrire et que pourrait-on dire encore aujourd'hui qui aurait l'audace de synthétiser les divers visages de cette multiple présence qu'il incarnait ? Ce 20 février 2025 aura

laissé un vide immense – une vastitude – autant dans notre cœur que dans notre milieu littéraire que rien ne saurait apte à combler. Autant que le 12 janvier 2010, cette disparition est comme un nouveau séisme qui vient s'ajouter à notre de liste de malheurs qui s'accumule au jour le jour avec la perte accélérée des territoires aux mains des groupes armés à la solde des groupes invisibles, mais démasqués par le clair-obscur providentiel, que l'incompétence de nos élites alliée à la soif démesurée du gain a donc permis et favorisé l'éclosion durant les trente dernières années. Frank est parti sans pu voir un nouveau soleil se lever sur sa terre d'Haïti, sur son Bel-Air, le quartier qu'il immortalise dans son poème « Bel-Air Babel Rapjazz Créole » devenu un tombeau à ciel ouvert.

Dans son poème « Consolation à M. Du Périer » figurant dans le deuxième livre de son recueil titré Poésies, Fran-

çois Malherbe écrit à son ami suite à la mort de sa fille que :

« [...] La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :

On a beau la prier ;

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,

Et nous laisse crier. »

Ceci pour dire que « Nous mourrons tous », cette vérité sortie de la bouche de la vieille Délira dans l'incipit de Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain. Le temps n'est pas à la polémique certes, la disparition du colosse de nos lettres nous interpelle tous, mais j'ai été sidéré à l'écoute de cet écrivain qui, autrefois sous couvert d'un prête-nom, s'est pris un plaisir malsain à le tourner en dérision et jusqu'à le rabaisser, invité à faire son éloge au lendemain de son décès à la radio. C'est que dire du mal de l'autre de son vivant pour l'encenser ensuite à sa mort n'a jamais été un acte gratuit dans ce pays, cela permet de

prendre de la hauteur. Un écrivain de chez nous qui jadis suscitait l'admiration et le respect de plus d'uns résume tout ceci en une belle phrase dans son premier roman : « l'Haïtien vit enfermé dans une performance théâtrale ». Cela aurait bien servi de motif à Frank pour mettre en relief notre imposture dans une nouvelle pièce s'il lui était possible d'enfiler le costume du messie pour renouveler le mythe de la Résurrection tel qu'évoqué dans la doctrine juive. Dans un discours prononcé en 1960 devant l'assemblée de l'UNESCO, l'écrivain et anthropologue malien Amadou Hampâté Bâ affirme qu'« En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est toute une bibliothèque qui brûle », en référence au rôle phare de la tradition orale dans la culture africaine. Gardien de l'histoire et de la culture africaines, le vieillard est, par essence, dans l'imaginaire africain, un symbole de la sagesse, de l'humilité et une réserve de savoirs.

»»» suite de la page 17

Inutile de souligner que Frankétienne est tout cela à la fois, et en entrant dans la légende en cet après-midi du jeudi, il a à nouveau marqué l'histoire par cette onde et cette vague d'émotions et de réactions qu'il a soulevées ici et là – même dans sa mort – en raison de cette grande énergie qu'il cumulait et qui s'est dégageée dans sa connexion avec l'au-delà.

Avec son décès, c'est tout un pan de l'histoire et de la culture haïtiennes qui s'est volé en éclat. Auteur du premier roman haïtien en langue créole, « Dezaï », paru en 1975 en plein cœur de la dictature Duvalier pour dénoncer, dans sa forme métaphorique, le totalitarisme et l'arbitraire, Frankétienne est à Haïti ce que José Lezama Lima est à Cuba et Pablo Neruda au Chili. Ce roman, l'un des plus grands legs qu'il nous a laissés de cet empire littéraire qu'il a su construire au fil de plus d'un demi-siècle de création, constitue une mine d'or tant pas sa force poétique, sa portée linguistique, la dimension naratologique, son inscription générique (le texte n'a rien de conforme au modèle normé mais s'inscrit plutôt dans une forme de transgression revendiquée qui s'explique par le choix de la spirale) et enfin (faut croire que la liste est longue) par la forme d'inscription d'une tradition orale dans la fiction à partir d'un phénomène typiquement haïtien. Par rapport à ce dernier élé-

ment, voici ce qu'écrivit Maximilien Larochette : « En faisant d'un zombi, Klodonis, le héros de son récit, Frankétienne se place d'emblée dans la tradition du récit haïtien dans son ensemble, c'est-à-dire des « kont-kréyol » de la tradition orale aussi bien que des récits en français ». La confusion qui naît dès l'incipit du roman à partir de la vue itinérante du narrateur dans le paysage quasi abandonné, à l'image d'un récit de fin du monde, agrippe le lecteur envahi par une foule d'émotions mystérieuses. Les éléments disparates du décor (branch boua, ponyin sèl, bonm dlo, kouch lafimin, boukan dife, lavi, lanmò), en apparence contradictoires, d'un côté, mais complémentaires de l'autre, le préparent à une plongée dans un univers dantesque au même titre que jeune Klodonis dont seule Sultana, la Béatrice, pourra le faire monter vers les étoiles.

« Branch boua makònin lan fon youn vié lakou koté vivan dé pié pasé raman. Youn ponyin sèl kòmansé fonn lan youn bonm dlo cho. Youn bonm dégradé, kolboso toupato, noua anba kouch lafimin. Lan mitan youn boukan difé, youn latriyé grinn sèl tanmin pété. Lavi ak lanmò pa janm sispans troké kòn ». L'atmosphère est toute aussi chaotique que le genre du texte qui est complètement éclaté sans que cela nuise pour autant à sa lecture, dont la fluidité est rendue possible grâce à son grand

souffle poétique. À ce sujet, Jean Jonassaint souligne, avec justesse, dans la postface de la traduction anglaise réalisée par Asselin Charles que c'est « un texte d'une grande puissance poétique et profondément ancré dans les traditions narratives populaires haïtiennes et la poétique de la langue ». Pour sa part, Asselin Charles mentionne dans son introduction que Dezaï est « peut-être le plus important du canon Frankétienne eu égard à sa signification historique en tant que premier roman publié en Kreyòl haïtien, d'une part, et pour son originalité conceptuelle et stylistique, d'autre part » [2].

Par ailleurs, faut-il souligner que Gerald Merceron s'est inspiré de la première page du roman pour la composition de sa chanson « Dòmi-lévé », le dernier tract figurant sur le disque d'Amos Coulanges, – exploit que Frank a salué dans un billet paru dans les colonnes du quotidien Le Nouvelliste. Il a voulu non seulement souligner l'enthousiasme de la démarche du compositeur d'enrichir le patrimoine culturel haïtien mais de plus lui rendre un hommage à la dimension de sa créativité en ce sens qu'il a « su rendre sur le plan musical, le climat de tension émotionnelle de l'ouverture de s[m]on roman » et aussi au talent du guitariste Amos Coulanges.

Dezaï est une œuvre dense, monumentale et d'une grande valeur esthétique.

plaine de procédés littéraires qui va au-delà d'un simple récit de vie d'un personnage pour mettre plutôt en exergue des faits de société de la plus haute importance. Sa complexité sur les plans formel, linguistique et esthétique en fait, à l'époque de sa parution, une œuvre d'envergure et d'une grande modernité. À travers son personnage central, Klodonis, c'est l'image du pays ou plutôt du peuple haïtien zombifié, inconscient et maintenu dans l'indolence par Duvalier, usant le vodou comme moyen détourné de la soumission, qu'évoque Frankétienne dans ce grand chant qui fait côtoyer le rural et l'urbain, le populaire et le prolétaire. Sans oublier que le roman a une portée révolutionnaire qui se manifeste dans l'action libératrice du héros via le symbolisme du sel qui, comme l'eau, est un élément vivificateur. Appel à la lutte et la révolte, éclairer de conscience, il fait aussi figure d'un texte prémonitoire dans sa manière de signifier la libération d'Haïti du joug de la dictature.

L'équipe de LEGS ÉDITION s'incline devant sa dépouille et le remercie de ce legs offert à son pays, à la communauté littéraire explorée par son départ et à l'humanité toute entière.

Dieulermesson Petit Frère
LEGS ÉDITION

Les temps d'émotion : entre patrie déchirée et sérénité retrouvée

« Quand un pays abdique ses libertés, quand il abdique le contrôle, quand il ne sait pas se faire à ces mesures libérales qui font que les affaires de tout le monde sont les affaires de chacun... Quand le bourgeois rentre chez lui et se croit bien sage lorsqu'il peut se dire qu'il ne s'est pas occupé de politique, c'est qu'il ne sait pas que la politique c'est notre sang, que la politique c'est notre argent, c'est notre honneur... Quand un pays abdique ses libertés et ne sait pas les défendre ; quand il se met sous la protection d'un homme providentiel... il en résulte finalement ce que vous venez de voir ; la décomposition et la démoralisation ! Non ; n'abandonnons jamais ; sachons que chacune de ces libertés, c'est notre vie, c'est notre bonheur et que ne pas les défendre, c'est désertier ce que notre mission ici-bas a de plus haut et de plus sacré » !

Conseil donné par un homme qui militait dans l'arène brûlante de l'Assemblée de Versailles en 1870, et cité par Edmond Paul, dans « Les causes de nos malheurs » [pp.150-51], [Editions Fardin, Haïti 2015], et restitué ici dans toute son extension.

Sous-titré « un drame au temps de Papineau », et assorti d'une dédicace adulatrice dans laquelle est honorée la mémoire d'un jeune canadien sans le nommer, L'auberge Bonacina (Editions Beauchemin 1961) est un livre à forte potentielle d'actualité dont la lecture – plus de trois quart de siècle après sa rédaction (février 1945, au Québec) – révèle, entre autres choses, combien avantageux

il peut être pour les peuples ou les minorités de lutter pour le respect de leurs droits, pour la préservation de leur identité. Et c'est gagné par une certaine émotion, du début à la fin, que j'ai lu ce vieux roman – écrit sur fond de soulèvement des patriotes (Canadiens-français) face aux bureaucrates (Canadiens-anglais) – qui, par son diptyque, est comme une évocation des premiers habitants de cette région de l'Amérique: Algonquins et Iroquois dont l'histoire « est greffée sur des faits, descriptions et noms historiques rapportés dans plusieurs ouvrages (histoire – mémoires, etc.) concernant l'époque 1834-1840, au Canada ».

Lorsqu'en mil neuf cent quarante-cinq – dans la mouvance de la fin de la Deu-

xième (qu'on aurait souhaité être la Seconde) Guerre Mondiale – se profilèrent l'émergence de la vitalité de nouvelles sociétés et la réactivation progressive des institutions animées par des franges importantes de conscience, les canadiens-français criaient haro sur la bêtise contemporaine orchestrée surtout par des hommes sans uniforme, ils ne faisaient que revendiquer seulement un droit qu'ils estiment n'était pas assez respecté : celui des traités signés. Comme si dans cette sorte de course à grandes foulées quelque chose de similaire était arrivé dans d'autres endroits de l'un ou l'autre hémisphère avec l'objectif inavoué de tester la fibre patriotique, là où elle pouvait palpiter si facilement.

L'auberge Bonacina m'apparaît comme une valide allégorie autour d'une excitation qui dépêtrait la société canadienne (française) de l'époque. Elle porte sur le plan héroïque la stratégie métaphorique – l'action évasive et allégorique – qui venait caractériser la démarche qui s'observait dans le pays, une façon d'échapper la réprobation. Le livre, en ce sens, peut être vu comme un point d'arrêt plus ou moins symbolique de l'arrogance et inévitable réalité quotidienne. Son élaboration inonde d'encre les éléments qui la singularisaient.

Dans la lecture du roman dont le texte pouvait servir de base pour une plus grande composition, l'image est beaucoup plus explicite, à travers le jeune

»»» suite page 19